

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 41

Artikel: Les pieds sous la table
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo père. — Quinstet, bornican. On ne travèsse min de riò. On tsasse d'onna pinta à onn'autra et lè gamatche no servan po quand on è dein onna câva. Cli que dâi téri ào bossaton sè met à dzénâo et dinse ie tsodie sè tsausse.

Lo valet. — Ma faut cougnâitre la jographie dau pays, la carta ?

Lo père. — Po la carta, n'a pas pi fauta de bin la savâi; ma lè carte lè on tot autre affère : faut itre sutî et pouâi lè manèy, lè ludzi ào picolon, savâi lo yasse, lo krutse, lo zougue, que lâi a assebin ; et pu le chemôse; mifameint la manille et lo pequiet. Lè cein que lè lo pe pénâblio !

Lo valet. — Te met adî tè solâ ferrâ po parti. A quie servan-te ?

Lo père. — On lè met po pouâi fère on bocon de trafi ein martseint po pouâi ôtre quand on autre tsachâo arreve. Adon, on sè dépatse de bâire noutra gourda po pouâi lâi dèmandâ de la sinna.

Lo valet. — Mâ, tote lè lâivre que te tye, iô lè preind-to ?

Lo père. — Iô on lè preind ? Faut que tè diesso qu'on n'ein trâove min du grand temps pè-ce ; adan, on è d'obedzi de tiâ dâi counet ào bin d'atsetâ dâi lâivre vè lè martchand qu'on lau dâi comestibles.

Lo valet. — Mâ, faut bin savâi teri ?

Lo père. — Que t'i fou. Porquie teri ? po sè fère dau mau, ào bin tiâ son tsin ? Te mè farâi on rido tsachâo ! tadié que t'i. On bon tsachâo dusse jamé teri ; tot cein que fot bas, lè dâi bo-toille.

Lo valet. — Et porquie dan preind-to ton pétairu avoué tè ?

Lo père. — Cein, lè lo pllie défecilo à explliquâ. Lè onna moûda dinse. On sè sert jamé dau pétairu, lo fau tot parâi preindre avoué sé. Le dèmandâvo justameint à n'on mайдzo, que l'avé étâ avoué li, porquie lâi avâi cllia moûda et m'a de dinse : « Vo sède qu'on a dein noutron vein-tro, dè coute la pétubilia, on bocon de bouï qu'on lâi dit la pendice, que sert à rein d'autro qu'à no z'einnoyi. Quan on lo tsapillie, on è bin de mî. Prau su que clli bouï, l'a z'on z'u ètâ utilo lâi a bin dâi tsfron d'annâie, mâ orâ ie grâvo petout. Lo fuji po lo tsachâo lè tot parâi quemet clli bouï. Lè pe rein qu'on eincâobllia. »

MARC A LOUIS.

VAUDOIS D'EN-LA !

On a beau être Vaudois de Genève, il fait bon toujours venir passer quelques heures au pays auquel on appartient de par sa famille, sinon par sa naissance

Ah ! sans doute, si l'on s'est fixé là-bas, au petit bout du lac, c'est qu'on s'y trouve bien, qu'on y gagne sa vie, ni plus, ni moins péniblement qu'ailleurs ; c'est qu'on y a de bons amis, d'aimables voisins, des habitudes qui vous sont chères et qu'on aurait peine à changer contre d'autres, qui ne seraient peut-être pas aussi agréables : c'est l'ancienneté qui fait le charme des habitudes. Mais venir fouler le sol de ses pères, de ce sol qui, quoi qu'on fasse, laisse une empreinte si forte chez qui en est issu, qu'elle peut aller s'affaiblissant peut-être de génération en génération, chez ceux qui émigrent, mais disparaître complètement : jamais, c'est un besoin qu'éprouve tout homme qui a le cœur à la bonne place.

Et quand bien même on y pose pour la première fois le pied, sur le sol de ses pères, quand, né, élevé, instruit, établi, enrichi même sur d'autres terres, on se trouve, en y débarquant, entièrement désorienté : pays nouveau, figures, habitudes nouvelles, on n'y éprouve pas ce sentiment d'inconnu, d'isolement, qui vous saisit et vous oppresse dans un pays auquel on est complètement étranger. On a l'impression, tant faible soit-elle, que l'on est chez

soi et qu'un contact s'établit soudain entre ce sol nouveau et certaines sensations, nouvelles aussi, sensations qui sont comme le très faible écho d'un passé très lointain, vécu par des gens que l'on n'a pas connu, mais dont le sang coule encore dans vos veines. Alors, saisi d'une joie inconsciente peut-être, mais sincère, tout fier, on se dit : ce pays est celui de mes ancêtres. Vive mon pays !

Et voilà pourquoi, le dimanche 25 septembre dernier, le cercle de l'*Ecusson vaudois*, de Genève, était en fête. Il avait choisi pour but de sa course familière annuelle, le joli petit village de Denges.

Les participants — ils étaient plus de cent — sont descendus à Morges, où les attendait le club littéraire les *Amis de Morges*, qui leur a offert, à l'Hôtel du Port, une collation fort bien venue.

Ah ! ma foi, il y eut quelques discours. Que voulez-vous, c'est une des plaies de notre bon pays ; on aura raison peut-être du mildiou, du phylloxéra, même : on ne vaincra pas la « discouromanie », en dépit de l'indifférence croissante du public à l'égard des « discouromanes ».

Il est vrai qu'il fallait bien se dire : « Bonjour... Bonjour... Comment que ça vit ? comment que ça va ? » Ce fut la lâche de MM. Louis Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, et de M. Louis Demont, l'auteur des « Internés », porte-parole des *Amis de Morges*.

Mais la fanfare est prête ; le piston sonne le départ.

A Préverenges, halte. Le soleil est chaud ; les routes sont belles

Denges ! Les mortiers tonnent. M. le syndic attend ses hôtes, entouré de ses collègues et de tous ses administrés. Cortège dans le village ; après quoi, halte sur la place. Les plateaux circulent, les mains fraternisent ; donc les coeurs s'entendent.

Un peu à l'écart, autour de la fontaine, un groupe de silencieux. Chut ! ne les dérangeons pas : « il est moins dix ».

— Qu'est-ce qu'y font, ceux-là, syndic ?
— Rien !... N'approche pas, je te dis, c'est de la graine d'assassins.

Le banquet traditionnel est servi en plein air, sous le soleil brûlant. Mais qui donc oserait se plaindre, cette année, bien au contraire. On se rattrape.

Du menu et des discours, nous vous faisons grâce. Le premier vous ferait inutilement venir l'eau à la bouche ; les seconds n'étaient que pour les personnes qui les ont écoutés. Et puis il faut en goûter sur place, servi chaud. A froid, ce n'est plus du tout la même chose. Disons seulement qu'il y en eut plusieurs et qu'ils nous ont appris deux choses.

D'abord, que le cercle de l'*Ecusson vaudois*, à Genève, créé en 1898 et dont le principal fondateur et le premier président fut M. Pache, eut des débuts difficiles. Il a maintenant passé le mauvais pas et sa situation est des plus prospères. Son but est avant tout de grouper les Vaudois habitant Genève, de créer et de maintenir entre eux des liens de bonne amitié. Mais il a aussi un but social. Deux sections d'épargne se sont constituées dans son sein, qui donnent la plus entière satisfaction aux intéressés.

Le cercle comprend aussi une section de musique très florissante.

La seconde chose, que nous avons apprise de la bouche de M. Gustave Paquier, syndic de Préverenges — car la municipalité de ce village était représentée à la fête par une délégation — c'est que jadis Préverenges et Denges ne constituaient qu'une seule commune. Une scission survint. Les Paquier, les Tardy et les Rossier restèrent fidèles à Denges. Les Delarageaz, les Bollett et les Moyard ne désertèrent pas le drapé de Préverenges.

Le syndic de chacune de ces communes était toujours choisi parmi les bourgeois. On ne

voyait jamais un bourgeois de Denges au fauteuil syndical de Préverenges ou vice-versa.

Il s'en est fallu de peu, aux dernières élections communales, qu'une révolution n'éclatât à Préverenges, lorsque M. Gustave Paquier, bourgeois de Denges, fut élu syndic de la première de ces communes. On assure même que cette infraction à la tradition est une des causes du mauvais temps dont nous avons souffert cette année.

Puisque l'occasion nous a été donnée de citer deux discours, ceux de MM. Pache, de Genève, et Paquier, syndic de Préverenges, disons, pour ne pas faire de jaloux, que les autres orateurs, très applaudis aussi, furent MM. L. Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, Ch. Borgeaud, député, président du *Cercle démocratique* de Lausanne, et Robert Paquier, municipal à Denges. Le major de table était M. Dorzier, de Genève.

Les discours furent suivis d'une partie familiale très gaie, où les productions de tout genre abondèrent. Puis un bal termina la fête.

En se quittant, Vaudois de Genève et Vaudois de Vaud étaient enchantés les uns des autres et ne s'en cachaient pas.

Ah ! qu'il fait bon, qu'il fait bon
Qu'il fait bon chez nous !

X.

Actualité. — Deux vieux amis se rencontrent :

— Salut !
— Salut !... Ca va ?
— Ça va !... Quel bon nouveau ?
— Peuh ! il n'y en a point.
— Il y en aura encore moins cet automne.

P.

Le tablier. — C'est à l'auberge de ***. Entre un vieux maréchal-ferrant, dont le tablier de cuir est tout battant neuf ; pas un accroc, pas une tache. Et les lazzi de commencer :

— Eh ! père Gédéon, vous ne l'userez jamais, celui-là, fait un consommateur.

— Il est trop beau pour le salir ! observe un autre, en ricanant.

— Gédéon, dit un troisième, croyez-moi si vous voulez l'user, ce tablier, y vous faut le mettre derrière.

P.

LES PIEDS SOUS LA TABLE

Un bon moine à la figure rubiconde arrive un jour dans une hôtellerie pour dîner, alors que le repas en était déjà à sa seconde moitié. Les moines, on le sait, ont bonnes dents et fin palais — oh ! nous ne leur reprochons point, certes — et il s'agissait pour le nôtre de rattraper le temps perdu. Il s'en acquittait de son mieux, bien qu'il eût affaire à forte partie, car ses commensaux mangeaient ferme, buvaient sec, et avaient sur lui grande avance.

Mais son voisin, un babbillard insipide comme on n'en trouve que trop à table d'hôte, pressait le bon moine de questions vaines et importunes. Pour ne pas perdre un coup de dent, ce dernier prit le parti de ne répondre que par monosyllabes.

— Quel est l'habit que vous portez ? demanda le voisin.

— Froc.
— Combien êtes-vous de moines ?
— Trop !
— Quel pain mangez-vous ?
— Bis.
— Quel vin buvez-vous ?
— Gris.
— Quelle chair mangez-vous ?
— Boef.
— Combien avez-vous de novices ?
— Neuf.
— Que vous semble de ce vin ?

— Bon.
— Vous n'en buvez pas tel?
— Non.
— Et que mangez-vous les vendredis?
— Œufs.
— Combien en avez-vous chacun?
— Deux.

Etainsi de suite. Grâce à ce stratagème, le lemoine parvint à rattraper ses compagnons de table, sans avoir rien sacrifié du festin.

Mais quelle patience, tout de même! Combien d'autres, à sa place, s'en fussent tirés de façon plus prompte, mais moins courtoise, il est vrai, avec une syllabe de plus.

* * *

Les taverniers d'autrefois se piquaient de régalier, pour l'honneur, les gens d'esprit et les artistes, poètes, chansonniers, peintres, comédiens, qu'ils s'efforçaient d'attirer dans leurs établissements.

C'était, on le devine, une excellente réclame, et qui coûtait moins cher qu'on ne le croit, bien que gens d'esprit, poètes et autres marchands de vent et d'idéal, aient eu de tout temps la réputation de n'être point insensibles à la bonne chère et aux biens matériels.

La fameuse taverne de la Pomme de Pin, à Paris, dont la renommée florissait au XVI^e siècle, hébergeait le dessus du panier des favoris des muses. Aussi les autres taverniers en étaient-ils fort jaloux et s'efforçaient-ils d'attirer à eux, par les plus alléchantes promesses, cette brillante compagnie.

Ah! c'était un beau temps pour les gens de plume et les roucouleurs de ballades. Auprès des taverniers d'aujourd'hui, toute la gloire du plus génial poète ne vaut pas le tin-tin d'un Louis d'or tombant sur la table de marbre.

Le patron de la Croix de Fer était tout particulièrement marié de ne pas voir chez lui un de ces «grands hommes» à qui son collègue de la Pomme de Pin devait tout son prestige. Il n'était pas de moyen qu'il n'inventât pour attirer une de ces étoiles.

En vain s'était-il mis en campagne avec tous ses garçons. Quatre heures allaient sonner, le dîner était prêt, les convives qu'il avait appelés pour le gala de bonne chère et d'esprit qu'il avait projeté étaient arrivés, et ni le maître, ni les garçons, en courant par les rues, n'avaient pu mettre la main sur le plus chétif rimailleur.

De désespoir, ils quittaient la partie, quand un des garçons aperçut, dans le voisinage des halles, un pauvre homme assez misérablement vêtu. La figure pâle, l'air distrait de cet homme avaient tout d'abord frappé le garçon et lui avaient fait soupçonner que ce pouvait bien être un poète. Quand il l'eut vu ne se point préoccuper de la crotte qui couvrait ses chausses et quand il l'entendit se murmurer à lui-même quelques vers, il ne douta plus.

— Voilà notre homme! dit-il à son maître. Et tous se ruèrent sur le pauvre diable.

— N'êtes-vous pas homme d'esprit? lui crièrent-ils tous en même temps.

— Je m'en vante, répondit l'autre, sans savoir encore ce qu'on lui voulait.

— Vous allez donc nous suivre.

— Mais, messieurs...

— Venez toujours.

Et l'ayant saisi par les épaules, deux garçons l'entraînaient.

L'homme eut peur.

— Messieurs, cria-t-il, je suis auteur, c'est vrai, mais je suis honnête homme. Que me voulez-vous?

— Venez, vous l'apprendrez tout à l'heure.

— Je me nomme François Colletet, messieurs... on me connaît beaucoup en ville... J'en prends toutes mes œuvres à témoin, jamais je n'ai fait un seul sonnet séditieux, un seul vers satirique. Mes vers n'ont jamais offensé per-

sonne; ils sont plutôt faits pour mettre le monde en joie.

— C'est justement ce qu'il nous faut... Venez! Les garçons tiraient de plus belle et le patron poussait par derrière.

— Mais enfin, exclama Colletet, cherchant encore à se dégager, mais enfin, messieurs, je n'ai pas diné.

— Tant mieux! cria le tavernier, c'est encore ce que nous demandons.

Ce disant, il fit signe à ses garçons, et étreignant Colletet avec plus de force, le malheureux poète fut lestement enlevé de terre et emporté au pas de course.

Arrivé à la Croix de Fer, le pauvre homme, humant un parfum de mets savoureux, se laissa faire. D'ailleurs, le patron était subitement devenu, à son égard, d'une civilité cérémonieuse; il ne lui parlait que le bonnet à la main et lui demandait pardon de la liberté grande qu'il avait prise de l'amener chez lui.

Le poète ne savait que penser de tout cela et se laissa conduire dans une grande salle splendide éclairée, où trente gaillards à la mine affamée se tenaient autour d'une table immense et surchargée de plats.

— Enfin, nous en tenons un, cria triomphalement le patron. Puis il installa Colletet à la place d'honneur.

Tout le monde se leva et se découvrit; puis on n'entendit plus un souffle... On attendait que l'homme d'esprit parlât.

Il ne dit mot. Seulement, il se murmura à lui-même :

— Je ne sais ce qu'on veut de moi, mais diable! voilà une table bien servie.

Le patron et les convives, que ce silence trompait, se disaient en même temps :

— Il a faim, sans doute; nous verrons après le potage.

On servit. Colletet eut les meilleurs morceaux, les premières rasades. Il n'en parla pas davantage; cette bonne chère l'absorbait. Jamais il ne s'était vu à pareille fête. « Mangeons, parbleu! se disait-il, nous verrons bien après le dîner ce qu'ils me veulent. »

Et les convives attendaient toujours. Ils ne disaient mot eux-mêmes pour être mieux aux écoutes.

Le tavernier était décidément inquiet. A chaque plat, à chaque service, il se disait : « Patience, c'est qu'il se réserve, nous verrons tout à l'heure. »

Hélas, le rôti avait disparu et le pauvre tavernier en était réduit à se dire : « Ce sera donc pour le dessert! »

Le dessert s'écula aussi silencieux. C'était vraiment à désespérer.

Colletet venait d'absorber son dernier fruit et vider pour la vingtième fois son verre, quand sept heures sonnèrent.

« Déjà! se dit-il, et ma femme? »

Alors, il se leva, s'inclina au-dessus de la table et d'un geste annonça qu'il allait parler.

— Enfin! s'écria le patron.

— Enfin! crièrent les convives.. Ecoutez.

— Messieurs, dit Colletet, voici sept heures; ma demeure est loin d'ici et ma femme m'attend. Je ne sais qui m'a valu l'honneur de votre compagnie, mais si quelqu'un veut me dire le mot de cette énigme, je loge rue Saint-Victor, auprès du collège de Boncourt... Du reste, messieurs, je vous rends grâces, votre dîner était excellent.

Cela dit, il prit son chapeau et sortit.

Le tavernier ne le suivit pas, et désormais ne courut plus après les gens d'esprit.

Colletet seul eut toujours bon souvenir de ce succulent repas et composa même en son honneur un sonnet intitulé : *Le dîner à la Croix de Fer*, et dont voici un vers.

Moi, je mange aux repas et bois sans dire mot.

Les Horaires. — « Qui trop embrasse manque le train », dit-on plaisamment de ceux que leurs longs épanchements sentimentaux, sur le quai des gares, exposent à voir le convoi filer sous leurs yeux. Mais combien plus nombreux les voyageurs auxquels arrive parfois contrariété, parce qu'ils ne possèdent pas le plus petit horaire de poche! N'oubliez donc pas, pèlerins modernes, de prendre, par exemple, l'excellent *Horaire du major Davel*, édité par les soins d'Adrien Borgeaud, à Lausanne.

La recette du bonheur conjugal. — Voici qui va faire plaisir à nos aimables lectrices, qui se plaignent — oh! bien à tort — que le *Conteur* n'est pas toujours aimable avec elles.

On demandait à Mme Ri... — oh! taisons son nom, sans cela que dira son époux et maître — on lui demandait donc quels moyens elle employait pour vivre en si bonne intelligence avec son mari.

« C'est tout simplement, répondit-elle, en remplissant tous mes devoirs, en faisant tout ce qui lui plaît et en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas. »

Oh! le vilain! — Un jeune dévot — on n'en est pas moins homme — serrait amoureusement la main d'une jeune et jolie personne, en même temps qu'il lui marchait tendrement sur le pied.

Celle-ci, qui n'était qu'innocente, s'écria soudain :

— Maman, monsieur me serre la main et m'écrase le pied!

Les loisirs artistiques.

Le Théâtre rouvrira ses portes jeudi prochain 13 courant. Que de gens attendent avec impatience ce moment. On aime le théâtre à Lausanne, et l'on y a de bon théâtre.

M. Bonarel nous arrive, cette année, avec une troupe où nous retrouvons plusieurs connaissances et des meilleures. Une excellente réputation escortera les artistes nouveaux.

Le répertoire est des plus alléchants. Beaucoup de nouveautés, d'entre celles qui ont le plus marqué à Paris; de plus, toutes les reprises qu'on pouvait souhaiter. Pour la fin de la saison, « Michel Strogoff », avec 14 décors tout nouveaux et 2 grands ballets.

Jeudi, pour l'ouverture, une première, *Suzette*, 3 actes de Brieux. Dimanche 16, *La Tour de Nesle*. Mardi 18, *Théodore et Cie*, 3 actes hilarants de Nancey et Armont.

* * *

Au Kursaal, dernière semaine d'attractions, avec des numéros vraiment sensationnels. Depuis qu'il rouvert, il y a un mois, M. Tapie fait chaque fois salle comble, à l'exception de quelques salles un peu clairsemées pendant le séjour du cirque Sarasani.

On voit actuellement, à Bel-Air, des attractions peu communes, nous l'avons dit, et qui ont un grand succès.

Dès vendredi prochain, 14 octobre, changement complet de programme. Arrivée de la troupe d'opérette et du corps de ballet, avec des artistes nouveaux. *La Veuve joyeuse*, dont la vogue ne tarit pas, sera redonnée pendant quelques soirs seulement, avec un éclat tout particulier. Puis viendront des opérettes inédites pour Lausanne et dont nous parlerons au moment voulu — Demain dimanche, matinée à 2 1/2 heures.

* * *

Lundi 10 courant, à 5 h. et à 8 h., à la salle du Conservatoire de musique, rue du Midi, commence une nouvelle série de 18 causeries avec projections lumineuses, par M. Henri THUILARD. *Promenades d'art en Italie*, tel est le titre de cette série, qui aura le succès des précédentes, auxquelles se pressaient des auditeurs dont le nombre allait grandissant d'une semaine à l'autre.

Jambon aux œufs pochés.

Faites une sauce blanche de deux cuillerées à bouche de beurre, une et demi-cuillerée à bouche de Maïzena et une tasse de lait. Ajoutez-y poivre et sel et une tasse de jambon cuit haché fin. Recourez des tranches de pain grillé de cette pâte, mettez un œuf poché sur chaque tranche et garnissez le plat de persil.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.